Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 37

Artikel: La mansarde : [suite]
Autor: Deslys, Ch.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-189420

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

cation même de l'acte de naissance du président de la République.

M. Grévy est né à Mont-sous-Vaudrey le 15 août 1807. Ce n'est donc pas dans sa soixante-quatorzième année, comme l'avait annoncé l'agence Havas, mais dans sa quatre-vingtième qu'il est entré le 15 du mois passé.

LA MANSARDE

par Ch. Deslys.

III

Il était tout interdit, tout confus. Elle, au contraire, parfaitement maîtresse d'elle-même, tout aimable et lui tendant la main:

— Ne vous donnez donc pas la peine de cacher cette larme-là, général... Je ne vous en estime que davantage, et vais le prouver par un aveu. Le motif qui vous amène est celui qui m'amène aussi.

— Comment! vous, Madame la marquise!

— Eh! mon Dieu, oui !... Je sais que vous êtes un de ces hommes qui n'ont jamais trahi le secret d'une femme. D'ailleurs, il n'y a rien dans le mien dont je doive rougir. Comme vous, général, j ai habité cette mansarde... Ah! dam! il y a longtemps de cela... bien que ce fût après vous, j'imagine... au temps où je n'étais encore qu'une simple ouvrière. Tranchons le mot : une grisette.

— Bah!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, Monsieur le comte. Lors de mon installation, il y avait là, charbonné sur le mur, un grand diable de soldat qui me fit très peur. Ne serait-ce point vous, général, qui l'aviez mis en faction!... Et là-haut, sur le plafond, toutes sortes d'arabesques fantastiques, dessinées à la fumée de chandelle... Ah fi! Monsieur le comte! vous me devez des excuses rétrospectives.

Il baisa la main gantée qu'elle lui tendait!

— Mais cela ne m'explique pas, marquise...

— Comment je suis ici maintenant?... Rien de plus simple... J'ai confessé la concierge, et sachant pourquoi vous étiez monté, je suis montée de même. Comment je quittai jadis cette mansarde?... Eh mon Dieu! ça n'est guère plus compliqué. J'avais dix-huit ans, j'étais sage, laborieuse, un peu coquette peut-être. Faut-il ajouter jolie?

— Inutile, marquise, on le voit..

— Flatteur!... Mais j'achève. Un soir, je m'en revenais de porter de l'ouvrage ; le marquis me rencontra, me remarqua, voulut me séduire, et, n'y parvenant pas, m'épousa. Ah! j'ai souvent regretté mes pauvres dix-huit ans!... ma mansarde!... Elle était, sous mon règne, à peu près telle que la voici maintenant. Ce métier à broder, c'est le mien. Ces fleurs, je les ai arrosées ce matin. Ces oiseaux, mais ce sont les mêmes qui chantaient hier soir quand je me suis endormie. J'en suis encore à mon printemps. J'ai rêvé l'été, l'automne, et surtout l'hiver! Ecoutez donc, Monsieur le comte... ce bruit lointain. N'est-ce pas le marteau de ce maudit chaudronnier qui nous réveillait de si bonne heure en battant son cuivre... et parfois sa femme?... Vous rappelez-vous le joli son de l'horloge de Sainte-Elisabeth, lorsqu'on l'entend la nuit, au milieu du silence, et qu'elle vous compte les heures de travail? Vous rappelez-vous le soir, au soleil couchant, ce rayon rose qui passe et s'éteint aussitôt sur les hauteurs du bois de Romainville? Ah! le bois de Romainville! et le parc Saint-Fargeau! les lilas! Tiens, c'est justement demain le dimanche des lilas. Si vous voulez, Monsieur le comte, nous irons ensemble. Ah! vous voyez bien que je n'ai rien oublié, pas même les bonnes pommes de terre frites que l'on vendait en bas! Mais ne voilà-t-il pas que je pleure aussi! Mes yeux n'ont plus rien à reprocher aux vôtres!...

La marquise et le général se tenaient les deux mains. Ils riaient, ils pleuraient, non moins fiers de leurs sourires que de leurs larmes. Tout à coup la porte se rouvrit, donnant passage à la concierge effarée.

— Voici Mlle Georgette, cria tout bas la concierge, et qui plus est, M. Paul, son bon ami. Ils montent ensemble. C'est un jeune homme qui prend tout au sérieux. Je vous en prie, Monsieur, Madame, allez-vous-en.

Ni le général, ni la marquise ne s'émurent.

— Mlle Georgette? murmura celui-ci.

Celle-là!

— M. Paul? Oh! je voudrais bien les voir tous les deux, savoir ce qu'ils vont se dire.

Le porte-monnaie du général n'était pas encore vide ; il l'ouvrit. La portière y trouva une seconde clef, celle d'une porte latérale, comme on dit en style de théâtre. La marquise et le général passèrent vivement de l'autre côté. La concierge les suivit de même en fermant la porte sur elle. Une vieille porte sillonnée de fissures sur lesquelles, de part et d'autre, on avait collé du papier. S'armant d'un canif, le comte y pratiqua lestement deux ouvertures, qui devaient rester invisibles dans la première mansarde, mais qui, de la seconde, permettaient de tout entendre et de tout voir.

— Regardons, écoutons, marquise.

La portière, avec un geste d'indignation :

— Mais que diraient Mlle Georgette et M. Paul? Je ne dois pas autoriser par ma présence...

— Chut! fit le général, ils entrent, les voici.

A suivre.

Recettes.

Les *cafards* sont de vilains insectes dont il importe de se débarrasser. Il suffit, pour cela, de placer dans les endroits qu'ils fréquentent des saladiers ou des assiettes creuses dans lesquelles on verse un peu de lait ou de bière, deux liquides qu'ils affectionnent particulièrement. On a soin d'entourer le vase de torchons, afin que l'insecte puisse arriver au bord ; il descend ensuite dans le saladier ou l'assiette et ne peut plus remonter.

Un médecin indique la formule suivante d'un bon *vin de quinquina* apéritif et tonique : Faire macérer pendant deux jours 100 grammes de quinquina concassé, 10 grammes de fleurs de camomille et une gousse de vanille, dans 100 grammes de cognac. Agiter de temps en temps, filtrer et ajouter 1 litre de malaga.

Prunes à l'eau-de vie. — Il faut d'abord piquer les fruits jusqu'au noyau afin que le liquide puisse pénétrer dans la chair. On coupe légèrement la queue et on place les prunes dans un vase rempli d'eau fraîche. Au bout de quelques instants, on jette l'eau et on verse sur les fruits un sirop épais. Pour cent prunes, faire fondre deux kilos de sucre dans un litre d'eau.

On laisse ainsi infuser pendant une journée, on fait chauffer le tout, sirop et fruits, dans une bassine ; les prunes, qui étaient devenues jaunes, ne tardent pas à